

Une femme, ma mère L'album impossible de Claude Demers

Catherine Bergeron

Numéro 322, avril 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93585ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, C. (2020). Une femme, ma mère : l'album impossible de Claude Demers. *Séquences : la revue de cinéma*, (322), 22–22.

Une femme, ma mère

CATHERINE BERGERON

L'album de famille impossible de Claude Demers



La photographie a cette capacité étonnante et poignante de donner à voir un certain quelque chose qui *a été*, disait fameusement Roland Barthes. Elle porte en elle cette qualité lui permettant d'arrêter un instant qui sera ensuite communiqué sous une autre forme. Cette photographie, que l'on pourrait nommer « amateur » et « de famille », trouve sa magie dans le fait que quelque chose a simplement existé devant la caméra. La force de la photo de famille serait donc exactement cela : la famille. Elle arrive à mettre en images cette famille que l'on reconnaît comme faisant partie de nous, cette famille qui *point* de manière à nous dire un peu plus qui nous sommes. Mais comment reconstruire et faire part de notre histoire lorsqu'on ne possède aucune image ?

Construit comme une suite de tableaux vivants, de photographies en mouvement, le dernier long métrage de Claude Demers, *Une femme, ma mère* (2019) (Grand prix de la compétition nationale longs métrages aux RIDM), se présente comme le magnifique, touchant et gigantesque album de famille de celui qui, douloureusement, se trouve en quête de sa propre histoire. Poursuivant les préoccupations classiques du cinéaste (*Doù je viens*, 2013), tournant autour des thèmes de l'adoption, de la mémoire, de la filiation, de l'héritage et de la réconciliation, le film propose une incursion tout en douceur et en vulnérabilité dans l'enquête menée par le cinéaste pour retrouver sa mère biologique, l'ayant abandonné à la naissance.

Vivant dans le Québec des années 1950, alors que la Grande Noirceur, avec son régime conservateur et clérical, s'essouffle devant la mouvance nécessaire et incontrôlable d'un peuple cherchant la modernité, la mère de Demers est présentée comme cette femme moderne, tristement victime de cet entre-deux. Ne voulant jamais avoir d'enfant, elle a porté ce bébé dans la honte et l'amertume, criblant son ventre de coups, s'exilant lors de sa grossesse et accouchant, seule et anonyme, dans une crèche de Montréal. Claude Demers est ainsi né, raconte-il, d'une mère qui a tout fait pour brouiller les pistes de sa propre existence, une mère qui, l'abandonnant sans nom, le fera nommer « Jarry », comme tous les autres bébés nés dans la même semaine.

Ces histoires, nous les apprendrons d'une seule manière : elles seront racontées par la voix empathique et sereine du cinéaste. Par la parole, il retracera son enquête, accumulant les rencontres, les lectures de registres et les embauches de détectives pour arriver jusqu'aux retrouvailles, qui seront loin

du conte de fée. Comme une longue lettre adressée à sa mère, il partagera ses états d'âme, ses doutes et questionnements, en portant toujours en lui un respect et un amour inconditionnels pour celle qui, cherchant le bonheur, n'a pu faire autrement.

Sans aucune image de cette quête ou de cette rencontre, le film utilisera alors le motif même de la vie de Demers pour lier la voix à l'image : l'adoption. Car c'est en adoptant une série d'images qui ne lui appartiennent pas, une série de portraits de femmes, réunis par la beauté de leur noir et blanc, et leur référence commune à la femme du milieu du siècle dernier, que le cinéaste traduira en images son périple. Film de montage, *Une femme, ma mère* oscille ainsi visuellement entre des images d'archives documentaires, celles tirées d'autres œuvres cinématographiques et celles reconstituées par le cinéaste et son équipe. Toujours différentes, les femmes apparaissent pourtant à l'écran sous l'image d'une femme : la femme moderne, belle, séduisante et distinguée ; la femme vivant dans les clairs-obscur, celle tant aimée par le cinéma et les Grands qu'ont été Truffaut, Bergman, Resnais, Marker, Brault ou Groulx. Par son adoption des images, Demers adopte donc aussi la femme d'une époque, une époque révolue pendant laquelle sa mère a vécu et a grandi. Anonymes, fictives ou véritables, peu importe : ces femmes existent toutes comme l'image de celle que sa mère aurait pu être.

Évoluant dans le même espace-temps qu'*Une femme, ma mère*, Roland Barthes disait inoubliablement dans *La chambre claire* qu'il possédait cette image parfaite de sa mère chérie, mais que, impossible à partager pour que tous ressentent la même chose, il ne la partagerait jamais. Comme une réponse à Barthes, l'œuvre de Demers arrive comme la création même de cette image qui, pour le cinéaste, reste inatteignable. Chaque femme devient une fabulation permettant à Demers de s'écrire. Le cinéma arrive ainsi, ici, comme cet art offrant miraculeusement la chance de produire une image parfaite devant une histoire imparfaite, à créer, par la force du pardon, une mère belle et idéale devant la mère victime avalée par son temps. Hommage poignant aux mères et aux parents qui acceptent de prendre en mains leur rôle, ode sensible aux femmes qui ont le droit de vouloir autre chose, mais aussi testament de l'histoire d'un peuple qui a connu une grande transformation, *Une femme, ma mère* nous donne envie d'aimer, d'accepter et de pardonner comme peu de films arrivent aussi délicatement à le faire. ▲

1. *Une femme, ma mère* de Claude Demers